



Avavilka
et
les arcontes



Myriam Morand
www.feliane.com

Illustration de couverture : Maria Dimova
<http://dimary.me/>

Maquette de couverture et du livre : Myriam Morand

ISBN n° 979-10-90503-24-3
© 2017 – Myriam Morand – Tous droits réservés

Première édition de Novembre 2017



Préface

Après avoir écrit une vingtaine de *survivals*, j'ai eu envie de changer de genre tout en conservant les ingrédients qui me plaisent tant. Je me suis donc essayée à la comédie en empruntant à une époque historique (que j'adore) ses codes sociaux contraignants que j'ai adaptés à ma façon. Cette histoire n'a en aucun cas la prétention de plagier ou de rivaliser avec celles de Jane Austen. Mon but était de créer mon propre monde sur les bases de la mode vestimentaire, des échanges très courtois et de la (critique) condition féminine des périodes anglaises *Regency* et victorienne (19^{ème} siècle, avec une prédilection pour sa première moitié).

C'est avec une pétillante fébrilité, un sourire réjoui et des provisions d'humour que je me suis lancée dans l'écriture d'*Avavilka et les arcontes*. J'ai choisi un titre volontairement désuet et néanmoins charmant (en tout cas, je l'espère !). Et j'ai fait tout mon possible pour que ces personnages vous offrent un peu de nostalgie et surtout beaucoup de bonne humeur.

Bienvenue sur la planète Lokandre !



Chapitre 1

o-o-O-o-o

Extrait du « Manuel des Demoiselles et Dames de la Bonne Société »

Blanc

Les débutantes préparant leur entrée dans le monde porteront cette teinte virginale en toutes circonstances.

Rose

Une demoiselle en quête de mari choisira des tons doux et évitera les nuances trop soutenues.

o-o-O-o-o

Jour 1.

— La mode est aux femmes petites et délicates ! C'est raté en ce qui me concerne. N'est-ce pas, Katz ?

A vingt-et-un ans, la Demoiselle Avavilka Dilahé mesure un mètre soixante-douze. Rien qui défie les canons en vigueur de la beauté féminine, juste quelques centimètres en trop pour être dans le ton. Sa psyché ceinte de bois doré lui renvoie l'image d'une jeune fille mince, bien proportionnée et dotée – quelle horreur ! – d'un soupçon de muscles. La faute à toutes ces activités sportives de plein air qu'elle pratique dès que l'occasion se présente. Activités qui lui valent, par ailleurs, un joli teint gorgé de soleil.

— La mode est aux peaux blanches, voire translucides ! Là encore, c'est raté ! Tu t'en moques, Katz ? Comme d'habitude !

Avavilka enfile la robe ivoire achetée la veille avec sa grand-mère dans l'agglomération la plus proche. Le vêtement s'avère des plus ordinaires, taillé dans un tissu léger mais pas transparent, imprimé de motifs fleuris ton sur ton. Il s'agrémente de rubans couleur lavande soulignant le sage décolleté, les courtes manches ballons et le buste sous la poitrine. La jeune fille se dandine pour ajuster l'étoffe, son contact agréable la pousse à sourire. Puis elle attrape sa chevelure rouge sombre qu'elle éjecte hors du vêtement d'un geste vif. Les mèches raides, soyeuses et fluides se répandent dans son dos jusqu'à toucher ses fesses rondes et fermes.

— La mode est aux cheveux interminables et aux fronts dégagés ! Là au moins, je suis raccord !

Avec adresse, elle les attache en un chignon satisfaisant. En tout cas, satisfaisant pour une campagnarde qui ne cherche pas à séduire qui que ce soit.

— Katz, gros feignant ! Tu pourrais au moins manifester un soupçon d'intérêt !

Avachi sur son coussin du même rouge foncé que son pelage court, le félin bâille et se détourne.

— C'est vrai que tu commences à te faire vieux, ironise sa maîtresse. Vingt-et-un ans déjà ! Je ne peux pas t'en vouloir de dormir autant.

Comme s'il comprenait l'offense – ce qui est d'ailleurs le cas ! – l'imposant animal redresse sa tête aux oreilles pointues surmontées d'un pinceau de poils, puis exhibe un bout de langue rose... avant de replonger dans sa sieste. Avavilka connaît par cœur cet être offert par ses parents, ils se fréquentent depuis leur naissance. Elle sait pertinemment que son « vieux chaton » vient de se montrer insolent !

— Je devine ce que tu penses : depuis quand je m'intéresse à la mode ? Eh bien... Je veux juste faire plaisir à grand-maman. Tu l'as vu comme moi, elle n'a

pas le moral depuis quelque temps, alors ça ne coûte rien de lui montrer que je peux être, par moments, une vraie demoiselle.

Katz pandicule puis somnole à nouveau, indifférent aux cogitations de la pseudo-débutante. Tout en s'examinant dans son miroir, elle grommelle :
— Tu ne perds rien pour attendre, mon pépère !

Dix minutes plus tard, Avavilka sort de sa chambre. Elle emprunte en chantonnant un escalier en bois brun et verni. Trois domestiques se donnent du mal pour entretenir la maison et celle-ci accuse néanmoins son grand âge. Malheureusement, Dame Catriada Balsherr, la propriétaire des lieux, ne dispose pas de suffisamment de moyens pour la rénover. Son défunt époux s'était pourtant montré avisé, il avait fait en sorte qu'ils ne manquent de rien et conservent un train de vie correct. Après sa disparition, leur patrimoine avait périclité inexorablement...

D'un pas plein d'allant, Avavilka pénètre dans la salle à manger, une pièce jalonnée de plusieurs portes-fenêtres donnant sur le jardin puis sur la forêt. De lourdes tentures usées les séparent, leur teinte autrefois mordorée a perdu son éclat. En revanche, le plancher lustré reflète occupants et objets comme un miroir, ou presque. Des tapisseries fleuries et vieillotées couvrent les murs, ainsi que des portraits d'ancêtres qu'Avavilka évite de regarder, les jugeant déprimants, y compris celui de sa chère mère qui fut pourtant une beauté. La jeune fille n'en démordra jamais : les commanditaires de ces « œuvres » de mémoire étaient trop avares pour embaucher un artiste de talent ! A plusieurs reprises, elle a suggéré de remplacer ces têtes lugubres par des scènes animalières, des paysages admirables ou même des fleurs, sans succès jusqu'ici. Catriada estime que leurs ancêtres ont leur place dans la pièce principale de la demeure qui, jadis, fut la leur.

— Bonjour, grand-maman ! Comment allez-vous ? demande la demoiselle en l’embrassant affectueusement sur sa joue parcheminée.

— Je vais bien, ma chérie, répond la dame de quatre-vingt-deux ans vêtue de noir. Et toi, as-tu dormi au lieu de lire jusqu’à plus d’heure tes romans effrayants ?

Les « romans effrayants » s’avèrent être des enquêtes policières que la lectrice consomme avec avidité parce qu’elles stimulent son intellect. Pour autant, elle ne dit pas non à une romance de temps à autre, ou à des histoires d’animaux tirées de faits réels.

— Ces livres m’apprennent beaucoup sur la duplicité des gens. Ils me font également apprécier ma vie tranquille et ma relative liberté.

— Ce sont des fictions, tranche Catriada.

— Les fictions ne sont que le reflet du monde réel.

Sentant sa grand-mère préoccupée, Avavilka devine que leurs difficultés financières la minent. Comme un écho à ces cogitations, Catriada s’exclame soudain :

— Je ne me décide pas à trépasser ! Or, mon fils indigne n’attend que ça pour hériter de ma propriété !

— Oncle Philon préfère pourtant la ville et la « foule de qualité », raille Avavilka.

— Certes, mais comme tous les membres de la Bonne Société, il souhaite une résidence secondaire. Comme il n’est pas assez riche pour en posséder une en bord de mer, il devra se contenter de la campagne... MA campagne ! Oh ! Par mes vénérables aïeux ! Ce n’est vraiment pas ainsi que j’ai élevé mon fils ! Il est obnubilé par les apparences !

— Ca finira par lui passer, grand-maman.

— J’en doute fort. Mon Philon est un fripon ! Encore que, vu son âge, les termes « satanée fripouille » lui siéeraient davantage.

Avavilka s'esclaffe dans son verre de jus de fruits fraîchement pressés et reçoit en échange un regard réprobateur de la vieille dame :

— Allons, ma chérie. Si tu te tiens aussi mal devant des messieurs, aucun ne voudra t'épouser.

« Ce qui me conviendrait par-fai-te-ment ! », songe l'intéressée, yeux baissés et sourire subtil.

— Je sais ce qui trotte dans ta cervelle de moineau, petite effrontée ! Quoi que tu en penses, les femmes de notre monde ne peuvent pas vivre sans hommes. Nous dépendons d'eux pour notre protection et notre sécurité.

— Vous ne vous êtes pourtant pas remariée, grand-maman, glisse perfidement la rebelle.

— Pff ! Je suis à deux doigts de quitter ce monde, je n'ai nul besoin d'un époux.

— A bien plus de deux doigts de l'avis d'oncle Philon, note Avavilka. Je dirais au moins une main, voire deux.

L'aïeule glousse à son tour, mais avec plus de distinction que sa petite-fille :

— La mort peut m'emporter à tout moment : je suis prête à l'accueillir. Mais d'abord, je tiens à te voir mariée, ma chérie. Et bien mariée ! Pas avec le premier crétin venu ! Je veux te savoir heureuse avant de partir pour le grand voyage.

— Grand-maman, vous êtes trop grandiloquente.

— C'est vrai.

— Et je n'ai pas besoin de mari, crétin ou pas.

— C'est vr... Ah non !

La conversation dégénère en un affrontement sans gravité ni méchanceté, les deux femmes étant habituées à croiser le fer – verbalement parlant ! –, ce qui les stimule. Avavilka prend beaucoup de plaisir à contrarier sa grand-mère tout en suivant finalement ses recommandations... hormis celle du mariage, bien sûr ! Quant à Catriada, elle retrouve en Avavilka sa défunte fille adorée, injustement emportée avec son époux par une épidémie il y a dix ans.

Depuis, Catriada et Avalvilka s'occupent l'une de l'autre en vivant à l'écart du monde. Du moins, à l'écart de la Bonne Société. Celle dont les arbitres ne vous pardonnent pas le moindre faux pas. Celle où Philon Balsherr s'épanouit comme un poisson dans l'eau... un poisson qui rêve de posséder un deuxième bocal... un bocal actuellement occupé par une méduse qui s'accroche à la vie comme une tique à un chien ! C'est ainsi que réfléchit l'homme très – trop ? – élégant qui pénètre dans la salle à manger.

— Philon ? Quand on parle du loup..., marmonne Catriada.

— Bonjour, mère.

— Ce n'est guère une heure pour les visites, mon garçon.

— Allons, mère, nous sommes en famille !

Approchant la soixantaine, Philon paraît dix années de moins grâce à une hygiène de vie irréprochable. Les épaules larges, la taille mince et le menton haut, l'oncle d'Avavilka pourrait être qualifié de bel homme si ce n'était le pli dédaigneux de sa bouche, si profondément ancré dans sa chair que sa nièce ne se rappelle pas l'avoir vu autrement. Il gratifie ses parentes d'un baiser furtif sur la joue avant de prendre place à la grande table en soulevant les pans arrière de sa veste gris perle brodée d'argent :

— Au moins, à cette heure de la journée, je suis certain de vous trouver toutes les deux ! explique-t-il. Car je ne doute pas qu'Ava va bientôt jouer les garçons manqués dans la forêt en compagnie de son idiot de gros chat rouge. Quant à vous, mère, vous allez vous perdre dans les immenses jardins ou vous enfermer dans votre salon ou votre boudoir ou je ne sais quelle autre pièce de ce mausolée. Or, je n'avais aucune envie de vous courir après de bon matin.

— Comment se porte votre famille, mon oncle ? s'enquiert poliment Avavilka en ravalant difficilement son désir de polémique.

— Inutile de chercher à m'amadouer, je sais parfaitement ce que vous pensez de moi, toutes les deux !

— Alors va droit au but, mon fils !

Philon Balsherr laisse filer quelques secondes tandis que se dessine sur ses lèvres un sourire déplaisant :

— Je suis le chef de notre famille. En tant que tel, j'ai accès à toutes les informations financières des membres de notre cercle.

Le visage très ridé de sa génitrice se contracte :

— Tu es allé fouiller dans mes comptes ? C'est ça ? De quel droit ? Je suis ta mère !

— Et je suis le chef de famille ! insiste-t-il.

Ils s'observent longuement, tels des duellistes, avant que Philon ne reprenne la parole :

— Vous m'avez toujours méprisé, mère. Vous n'avez eu de cesse de me comparer à ma sœur, ce parangon de vertu et d'amour filial qui n'était, au final, qu'une femme dépourvue d'ambition et d'intelligence !

A ces mots, Avavilka bondit de son fauteuil sculpté :

— Mon oncle ! Vous dépassez les bornes ! Vous insultez Katz puis ma mère ! Épargnez-nous vos aigreurs et venez-en au fait !

— Assise, petite fille ! ordonne-t-il sèchement en tapotant des doigts sur la table. Ma chère mère t'a laissé trop de libertés. Tes escapades et tes insolences doivent s'arrêter !

Les yeux violets de sa nièce s'étrécissent :

— Que voulez-vous dire ? Que complotez-vous ?! Vous n'êtes jamais là, que pouvez-vous savoir de mon comportement ?

— Philon ! tonne Catriada. Es-tu en train de nous menacer ?

Il se relève lentement, le menton en avant :

— Mère, vous êtes ruinée. Rui-née ! Il est temps que vous me cédiez cette propriété afin que je la gère comme il se doit, avant qu'elle ne tombe en morceaux. Car c'est ce qui l'attend : la décrépitude !

Ce mot résonne douloureusement dans la tête de Catriada qui le perçoit comme une insulte indirecte et tente de se justifier :

— J'ai fait tout mon possible pour maintenir cette...

— Ca n'a plus d'importance, coupe Philon, sans pitié.

Extrayant un papier de l'intérieur de sa veste, il s'explique :

— Vous souvenez-vous de cette reconnaissance de dette émise par Solélane Eldanga ? Ceci est une copie. L'original demeure à l'abri dans les archives du Cabinet des Dettes et des Devoirs.

L'organisme d'Etat qui recense officiellement toutes les créances des membres de la Bonne Société... N'étant au courant de rien, Avavilka s'étonne tandis que Catriada blêmit :

— Où veux-tu en venir ?

— C'est le moment pour Solélane Eldanga de payer ce qu'elle doit !

— Mais... elle est morte depuis longtemps ! s'insurge l'aïeule.

— Ooh, c'est vrai, j'oubliais ! Toutefois, elle a deux fils. Des jumeaux. Très riches et fort bien placés dans la Bonne Société. Avec leur soutien, cette écervelée d'Ava trouvera enfin un mari et vous, mère, pourrez terminer paisiblement votre existence.

Il déplie le papier et traduit en termes simples son contenu :

— Après les énormes services que vous avez rendus aux Eldanga il y a un quart de siècle...

— « Un quart de siècle ? », relève vivement Avavilka. Je n'étais même pas née ! Que s'est-il passé ? Grand-maman ? Mon oncle ?

A son grand désappointement, tous deux l'ignorent. Et Philon de poursuivre en martelant chaque mot :

— ... Solélane s'est engagée, en son nom et en celui de sa famille, à vous venir en aide dans le cas où vous vous retrouveriez démunie, et ce jusqu'à la fin de vos jours. C'est écrit noir sur blanc de sa main. Signé par elle et ses témoins, dont vous, mère. Et dûment enregistré auprès du Cabinet concerné !

Excédée, Catriada se lève et s'approche de lui :

— Enfin, Philon ! Tu es assez aisé pour subvenir à nos besoins ! Avavilka et moi ne menons pas un train de vie extravagant, nous nous contentons de peu.

Comme il la toise, elle le tance vertement :

— Aurais-tu hérité de l'avarice légendaire des hommes de notre famille ?

— J'ai un solide sens des affaires, contrairement aux femmes de notre famille, rectifie le concerné. La loi m'autorise à récupérer le domaine pour le sauver tandis que les jumeaux prendront soin de vous deux. Ainsi, cette ancienne dette sera enfin payée et l'honneur des débiteurs sera sauf !

Son sourire s'élargit de façon sinistre aux yeux des deux infortunées :

— Ne suis-je pas un bon fils ?

Chapitre 2

o-o-O-o-o

Extrait du « Manuel des Demoiselles et Dames de la Bonne Société »

Marron

Les demoiselles et dames ayant fait le choix – fort discutable ! – de demeurer célibataires opteront pour cette couleur. Cependant, le bon goût les incitera à renoncer aux nuances trop éclatantes.

Jaune – Orange – Rouge – Bleu – Vert

Tel est l'éventail de couleurs dont jouira une épouse pour ses tenues.

o-o-O-o-o

Le désagréable – pour ne pas dire insupportable ! – Philon parti, Avavilka et Catriada observent un bref silence recueilli. Le soi-disant chef de famille leur a bel et bien coupé l'appétit ! Ses prétentions sont révoltantes ! Quant à son amour filial, il y a belle lurette qu'il s'est évaporé, inexorablement dilué dans l'air du temps.

— A-t-il vraiment le droit de nous chasser de chez nous ? s'inquiète la jeune fille.

— J'en ai bien peur, ma chérie. Et je corrige ce que j'ai dit tout à l'heure : Philon n'est pas qu'une satanée fripouille, c'est la plus grande déception de ma vie !

— Oh, grand-maman... Je suis tellement désolée...

Elle se précipite vers elle et tente de la réconforter en l'enlaçant ; Catriada apprécie cette démonstration de

sincère affection, comme le prouve sa main ridée qui tapote son épaule.

— De quel genre de dette êtes-vous la créancière ?

— C'est une longue histoire... et je me sens trop lasse pour te la raconter maintenant. Nous y reviendrons plus tard, marmonne l'aïeule encore sous le coup de fortes émotions.

— D'accord. Je... Je vais voir ce que je peux faire de mon côté, informe Avavilka, consciente d'être pour le moins limitée dans ses actions.

Car de quelle latitude peut jouir une jeune fille de la Bonne Société qui n'a jamais été officiellement introduite dans le monde et qui ne bénéficie du soutien d'aucun homme ? Le seul mâle susceptible de la secourir possède quatre pattes, un doux pelage rouge sombre et une humeur parfois versatile.

— Il serait utile de se renseigner sur ces jumeaux Eldanga, marmonne la vieille dame avant de se retirer en s'appuyant sur sa canne finement ouvragée à tête d'oiseau.

« Se renseigner ? Bonne idée. Je vais collecter des informations sur eux, des portraits, des ragots, tout ce qui nous aidera à y voir plus clair », songe l'orpheline en serrant les poings.

Le problème, c'est que leur secrétaire a été remercié il y a quelques mois, Dame Balsherr n'ayant plus les moyens de payer ses appointements. Depuis, Avavilka gère les affaires de la propriété. Cette tâche assez fastidieuse occupe une partie de ses journées et empiète, hélas, sur ses loisirs et ses études à domicile.

Au fil du temps, leur personnel s'est vu réduit de façon drastique. Ne demeurent aujourd'hui qu'une cuisinière et quatre domestiques dévolus à toutes sortes de corvées. De temps à autre, des gens du village voisin viennent effectuer des petits travaux en échange de fruits et de légumes du domaine. La surface des vergers et du potager ne cesse de réduire, elle aussi... Avalvilka

a donc de plus en plus de mal à se ménager du temps pour vadrouiller en forêt, se baigner dans le lac, pratiquer l'escalade et autres activités choquantes pour une demoiselle de la Bonne Société. Elle sait toutefois que cette situation pénible ne durera pas éternellement, leurs finances étant au plus mal. D'une façon ou d'une autre, les choses évolueront. La venue de Philon Balsherr concrétise la fin d'un important chapitre de leur vie. Se pourrait-il que les riches jumeaux Eldanga inaugurent le suivant ? Et de quelle façon ?

« Ils ne me connaissent pas. Ils accepteront peut-être de prendre en charge grand-maman eu égard à son âge. Mais moi, que vais-je devenir s'ils me rejettent ? », angoisse-t-elle en imaginant le pire.

Avavilka cherche les domestiques : ils sont toujours très au fait des petites histoires des grands de ce monde. A défaut d'assistant, de notaire ou autre, elle pourrait obtenir ainsi ses premières informations.

« Faute de mieux, je pourrais proposer au jumeaux mes services en tant que secrétaire, ou même domestique si cela me permet de rester avec grand-maman », calcule-t-elle en parcourant un couloir faiblement éclairé de jolies mais poussiéreuses lampes à huile.

L'escalier de bois qui craque à chaque pas la conduit à l'entresol où se trouve le territoire bien gardé de Madame Vintrope, leur talentueuse cuisinière. Cette femme seule a toujours été reconnaissante à Dame Balsherr de la maintenir à son poste en dépit de son grand âge et de sa personnalité quelque peu caractérielle, parfois même impertinente, mais dont la loyauté s'avère sans faille.

Avavilka la découvre en plein travail au milieu de sa batterie d'ustensiles usés et bien entretenus. Une massive table rectangulaire occupe le centre de la pièce dont un mur gris est jalonné de fenêtres.

— Bonjour, Madame Vintrope. Comment allez-vous ?

— Oh, vous savez, demoiselle, mes vieux os me rappellent chaque jour que je n'ai plus votre jeunesse ni votre vivacité !

Pendant un moment, elles discutent de sujets légers avant qu'Avavilka ne lui confie la menace qui pèse sur le domaine. Madame Vintrope ne cache pas son effarement, ni son dégoût de Philon Balsherr :

— Cet individu ne m'a jamais plu ! Il n'a et n'aura jamais la classe de sa mère ! Ni sa bonté !

Cette remarque personnelle aurait valu à n'importe quel domestique dans n'importe quelle maison d'être remis à sa place, mais Madame Vintrope est un cas à part. Avavilka se fait donc un plaisir d'approuver son rejet du fils indigne. Puis elle aborde ce qui l'amène en ce lieu :

— Madame Vintrope, que savez-vous des jumeaux Eldanga ?

— Les Eldanga ? Oh ! Ils ont changé de patronyme depuis très longtemps, demoiselle. A présent, ce sont les jumeaux Morestan. Leur défunte mère a épousé un arconte fort riche alors que ses enfants étaient tout petits. Faut dire que c'était une belle femme. Elle avait l'air d'un oiseau de paradis. Je l'ai croisée dans une rue de Lyrone il y a des années alors que je rendais visite à une cousine. Je l'ai reconnue grâce aux illustrations dans mes journaux.

La brave employée se perd dans des descriptions dithyrambiques à base de « magnifiques cheveux dorés », de « grands yeux clairs comme des pierres de la plus belle eau » et de « sourires lumineux qui devaient attirer tous les hommes à ses pieds ».

— Elle avait si belle allure, conclut la cuisinière en soupirant, une main sur sa poitrine rebondie.

Pendant un instant, Avavilka se compare mentalement à cette créature de rêve et se sent misérable. Puis elle se ressaisit : elle est jeune, et surtout elle est vivante ! Ce qui n'est plus le cas de cette

femme supposée exceptionnelle. Elle s'empresse de recentrer la conversation sur les jumeaux. La cuisinière ne se fait pas prier :

— Aldenn et Moddan Morestan ont moins de trente ans et ils sont aussi blonds et aussi beaux que leur mère.

« Le contraire m'aurait étonnée... et ils doivent être également des oiseaux de paradis », ironise Avavilka en son for intérieur.

— Dans ma chambre, j'ai des magazines sur les gens de la Bonne Société, classés par ordre chronologique. Je peux vous les prêter, demoiselle ?

— Avec plaisir, Madame Vintrope. J'en prendrai grand soin.

Rassurée, la domestique sourit et poursuit :

— Je sais que les jumeaux portent tous les deux le titre d'arconte, ce qui est tout à fait exceptionnel étant donné que seul le fils aîné peut hériter. Leur mère ignorait lequel était né en premier, et leur géniteur est mort depuis belle lurette. En tout cas, c'est ce qu'elle aurait prétendu. Alors lorsqu'elle s'est remariée, son époux très amoureux, l'arconte Toberthe Morestan, a été autorisé par la famille impériale à permettre la transmission de son titre à ses deux beaux-fils.

— Ca n'a pas dû être facile d'obtenir une telle faveur, s'étonne Avavilka.

Sur un ton plus confidentiel, la cuisinière ajoute :

— C'est sûr ! Mais l'arconte Toberthe Morestan avait déjà été marié deux fois sans avoir eu d'enfants, même pas une fille. Il était probablement stérile. Et ses pauvres épouses ont connu des destins tragiques. L'empereur a donc accordé à l'arconte Morestan ce droit spécial afin de le consoler, en quelque sorte. Depuis, les jumeaux Morestan sont totalement dévoués aux Ovanove !

Qui pourrait prétendre ignorer le patronyme Ovanove d'un bout à l'autre de la planète Lokandre étant donné qu'il préside à la destinée de tous ses

habitants ? Même le dernier des indigents sait qui ils sont !

Le paysage politique de Lokandre se divise en quatre grandes nations : la Symbarie, la Toskalie et le Goncir, trois blocs à cheval sur les deux hémisphères, plus le vaste archipel Azuritte au sud de l'équateur, extension morcelée – « émietlée ! » diraient certains ! – de la Symbarie. C'est sur une île d'Azuritte que vivent Avavilka et Catriada.

Les peuples subissent tous la gouvernance d'une famille impériale pléthorique et auto-divinisée. Au fil des ans, les hommes Ovanove ont conquis la moindre parcelle de terre et de mer et se sont partagé le pouvoir tout en épousant des femmes nobles et fortunées. Qui se marie avec un ou une Ovanove adopte ce nom prestigieux. C'est pourquoi les noces constituent des alliances politiques avant tout et sont traitées comme des transactions commerciales – avec cependant plus de raffinement !

— L'arconte Toberthe Morestan est-il mort il y a longtemps ? questionne Avavilka, désireuse de savoir depuis quand les jumeaux sont probablement devenus imbus d'eux-mêmes.

— Oh, ça doit remonter à dix ans environ, ou un peu moins, réfléchit Madame Vintrope. Vous trouverez cette information dans mes journaux, demoiselle. A chaque fois qu'un article important est publié sur les Morestan, il y a toujours un résumé de l'histoire de leur famille.

— Parfait ! Merci infiniment, Madame Vintrope. Vous êtes une encyclopédie vivante, la flatte gentiment la jeune fille.

— Oh ! J'adore suivre la vie des aristocrates, mais j'aime encore plus cuisiner et manger ! glousse l'intéressée.

o-o-O-o-o

Renonçant à une longue escapade en forêt, Avavilka se contente d'une courte balade aux limites de la propriété, sur un chemin de terre peu fréquenté. Katz l'accompagne et hume de temps à autre les parfums apportés par la brise. Sa maîtresse les apprécie aussi, mais pas pour les mêmes raisons. Elle lui raconte les derniers bouleversements suite à la visite de l'abominable Philon.

— Nous allons bientôt déménager, soupire-t-elle. Mais sois rassuré : les Morestan sont fortunés, ce qui signifie qu'ils doivent vivre dans un très beau cadre, avec de la verdure et tout ce qu'il faut pour que tu sois heureux, mon gros chaton. Il faudra bien te comporter, je compte sur toi pour faire honneur à notre nom... que personne ne connaît de toute façon !

Prenant la pose, mains sur les hanches et menton relevé, elle grime sa voix de façon prétentieuse :
— Qui est donc cette Avavilka Dilahé ? Une pseudo-débutante qui n'a même pas fait ses premiers pas dans la Bonne Société !

Ses épaules s'affaissent, son ton redevient normal :

— Merci, oncle Philon, pour m'avoir toujours ignorée et pour vouloir à présent me caser avec le premier crétin venu !

Elle donne un coup de pied rageur dans un innocent caillou tandis que Katz hoche la tête et se poulèche les babines. De sa gorge monte un miaulement étrange, impossible à décoder pour n'importe quel mortel. Pourtant, Avavilka éclate de rire :
— Non, hors de question de détrousser les passants ! Veux-tu ruiner ma réputation ?

Une minute plus tard, ils croisent une carriole tractée par un cheval fatigué. Le couple de campagnards assis à l'avant les salue poliment tout en jetant un œil peu rassuré au grand félin. L'odorat de ce dernier a repéré la viande fraîche à bord du véhicule. Si Katz aime

les gamelles que lui préparent Avavilka ou Madame Vintrope, il ne dédaigne pas pour autant chasser quand il est d'humeur. Néanmoins, Avavilka lui a formellement interdit de voler les habitants. Et Katz met un point d'honneur à lui obéir.

Depuis qu'ils vivent ensemble, c'est-à-dire depuis le même jour où ils sont nés, une inexplicable connexion psychique s'est établie entre l'être humain et l'animal. Ils se comprennent, et lorsque l'un s'exprime, ses propos subissent une métamorphose qui les rendent intelligibles à l'autre. Avavilka communique avec Katz. Katz communique avec Avavilka. Avavilka communique avec tous les êtres humains. Mais Katz ne communique qu'avec Avavilka. Il ne comprend pas le langage parlé... bien que son instinct l'aide à déchiffrer les attitudes, les regards et les tonalités des paroles. Nul ne connaît leur précieux secret, pas même les membres de la famille.

— Tu as déjà faim ? s'étonne-t-elle. Ou c'est de la gourmandise ? Avoue, estomac sur pattes !

Il émet un feulement doublé d'une sorte de moue.
— Je m'en doutais, ricane-t-elle. La cuisine de Madame Vintrope va beaucoup nous manquer ! Parfois, je me demande comment tu parviens à garder la ligne. Ceci dit, moi aussi d'ailleurs... C'est une chance que nous soyons très sportifs ! Enfin, surtout moi !

Ce disant, elle relève sa jupe blanche et se met à courir, et qu'importe si on aperçoit ses jambes gainées de bas opaques. Katz gambade autour d'elle, heureux comme un chat qui ne manque de rien.

à suivre...